

concoise, ces bons côtés, ces progrès, réalisés, en même temps que les maux dont nous avons souffert.

AGRICULTURE EN GÉNÉRAL—D'abord parlons de ce qui s'est fait pour l'agriculture, dans les régions officielles, en 1885. L'honorable Premier ministre de la province a fait adopter par la députation certains amendements à la loi d'agriculture, qu'il a jugés nécessaires pour activer le progrès agricole. Une inspection des sociétés d'agriculture qu'il a fait faire l'an dernier, lui ayant démontré que plusieurs sociétés d'agriculture ne fonctionnaient pas d'une manière tout à fait satisfaisante, il a été décidé que l'octroi destiné à des sociétés en défaut, serait diminué, suivant les circonstances, et réparti pour augmenter l'octroi des sociétés qui fonctionnent le plus régulièrement et qui réalisent le plus de progrès. Il a été décidé aussi, à la suite d'une inspection spéciale des écoles d'agriculture, de rémunérer le travail des élèves qui les fréquentent, au prorata de leur mérite. Un des autres actes de l'honorable Premier ministre favorables à l'agriculture est l'octroi d'une certaine somme destinée à payer des conférenciers chargés de donner des conférences agricoles dans les localités qui désirent les entendre. Cette mesure rencontre l'approbation générale, et surtout celle des cercles agricoles qui ont toujours demandé ces conférences reconnues comme un des meilleurs moyens de promouvoir le progrès agricole.

Parmi les fléaux nuisibles à l'agriculture, un des plus insidieux, la gale des moutons, a envahi certains districts. Mais, grâce à la prompte initiative du gouvernement fédéral, ses ravages ont été circonscrits, et le fléau ne s'est pas développé.

N'oublions pas de mentionner, comme un pas dans la voie du progrès, l'ouverture de cours de médecine vétérinaire à l'Université-Laval, à Québec, sous l'habile direction de monsieur le Dr Couture, médecin-vétérinaire, des plus avantageusement connu par nos lecteurs, et que nous comptons parmi l'un de nos plus précieux collaborateurs. Ces cours joints à ceux de l'École vétérinaire, de Montréal, permettront à beaucoup de jeunes gens d'étudier cette branche de médecine qui a tant d'importance pour nous, cultivateurs.

Et maintenant que dire de la récolte de 1885? Malheureusement, peu de chose de bon. La récolte de foin a été beaucoup au-dessous de la moyenne. Un des plus beaux printemps que nous ayons eus depuis longtemps, nous avait d'abord fait pressager une année d'abondance, mais, les pluies diluviennes du mois de juin, les gelées précoces de septembre, ont tout compromis, et nous sommes en face d'une récolte fort au-dessous de la moyenne en quantité et plus qu'à moitié gelée. La récolte des pommes de terre est faible, et les tubercules sont pourrissants. De plus, la dépression des affaires ôte toute chance de hauts prix pour le peu de produits dont les cultivateurs ont à disposer, et nous fait passer par une véritable crise dont l'issue devra être funeste à plusieurs.

INDUSTRIE LAITIÈRE.—Voilà celle des industries agricoles qui a certainement le plus souffert en 1885. D'un côté, il y a eu une augmentation notable dans le nombre des fabriques de beurre et de fromage, et dans la fabrication de ces deux produits: d'un autre côté, la crise que nous traversons a fait que, ce qui en d'autres temps, serait un progrès dont on pourrait se réjouir, est devenu un véritable désastre. Faute de marché pour l'écoulement du beurre et du fromage, à des prix quelque peu rémunérateurs, les cultivateurs, en certains endroits, ont cessé d'alimenter les fabriques, et ont par là ruiné les propriétaires. Ailleurs, et l'on peut dire, presque partout, les ventes ont été des plus faibles, le profit en conséquence très restreint, et l'on doit craindre qu'un grand nombre de fabriques fermées l'automne dernier, restent fermées au printemps. Il faut, cependant, prendre garde de céder au découragement. Il ne faut pas que l'on risque de compromettre l'avenir de cette industrie qui, est, certes, la seule sur laquelle nous puissions compter, nous, cultivateurs de la province,

pour la régénération de l'agriculture. La crise est dure, nous l'admettons, ses résultats sont désastreux, il nous faut bien le constater, mais les crises sont toujours passagères, et soyons sûrs que les persévérants verront de beaux jours encore, en ce qui concerne l'industrie laitière.

Les produits des laiteries privées n'ont pas eu plus de chance sur le marché. Les meilleurs beurres chez les cultivateurs n'ont pas dépassé quinze centins en valeur, et en somme, 1885 restera comme un mauvais rêve dans le souvenir des producteurs de beurre et de fromage.

Notre société d'industrie laitière provinciale a tenu son assemblée annuelle à Québec, l'hiver dernier. Cette assemblée a été fructueuse en bons résultats. D'excellents conseils y ont été donnés par des conférenciers spécialistes, et des discussions intéressantes sur des sujets de première importance, tels que la nourriture du bétail au moyen de l'ensilage, l'écorçage au moyen des centrifuges, ont fourni la matière d'un rapport des plus intéressants publié par la société.

Je viens de mentionner en passant les centrifuges. Un des rares progrès réalisés cette année par l'industrie laitière est l'augmentation du nombre des écorçuses centrifuges employées dans les fabriques. Ces machines sont destinées à devenir d'un emploi général et on ne peut attendre de cet emploi que d'excellents résultats.

Avant d'en finir avec l'industrie laitière, je dois dire un mot du concours que notre société d'industrie laitière a ouvert encore, en 1885, aux bonnes vaches laitières canadiennes et croisées jersey-canadiennes. Si nous sommes bien renseignés, plusieurs vaches ont pris part au concours, et nous attendons avec impatience la publication du résultat.

Un mot aussi, au sujet des trois mille piastres votées par la législature provinciale pour l'établissement de fabriques écoles, pour la fabrication du beurre et du fromage, en rapport avec les écoles d'agriculture existantes. Nous regrettons que ces fabriques écoles n'aient pas été fondées car elles sont devenues une nécessité, vu le grand nombre de mauvais fabricants qu'on rencontre dans notre province.

HORTICULTURE.—L'horticulture a moins souffert que les autres branches de l'agriculture, en 1885, bien qu'elle ait eu son contingent de désastres. La culture maraîchère a donné d'excellents résultats, et la culture fruitière a à enregistrer une production moyenne pour les pommes. Les prunes ont manqué à peu près totalement, et les petits fruits, tels que fraises, framboises gadelles, groseilles, ont produit plutôt au-dessous qu'au dessus de la moyenne.

La société d'horticulture de Montréal a dû renoncer cette année, en face de l'épidémie variolique, à son exposition d'horticulture qui a toujours tant d'attrait pour tous les horticulteurs de la province. Elle a, comme de coutume, publié un excellent rapport de ses opérations ainsi que de celles des sociétés sœurs qui existent dans la province.

La société d'horticulture de l'Islet, plus heureuse que celle de Montréal, a eu, à Saint-Jean-Port-Joli, une exposition fort remarquable de fruits et de légumes et de fleurs. Cette jeune société marche d'un pas rapide dans la voie du progrès et donne aux horticulteurs pratiques de toute la province, les meilleures espérances pour l'avenir!

CERLES AGRICOLES.—Les cercles agricoles continuent leur œuvre de progrès parmi nos cultivateurs. Nos prêtres sont à leur tête, battant la marche et donnant l'exemple de la bonne pratique basée sur une saine théorie. Une autre œuvre, qui marche de pair avec les cercles, ou qui, plutôt, en est la conséquence, celle des conférences agricoles, est aussi prospère. Ces deux éléments du véritable progrès agricole ont rencontré deux avocats infatigables en monsieur l'abbé Montminy et monsieur l'abbé Garon. Ces deux prêtres zélés sont venus, dans la dernière convention de notre société d'industrie laitière, l'un, monsieur Montminy, plaider la cause des cercles